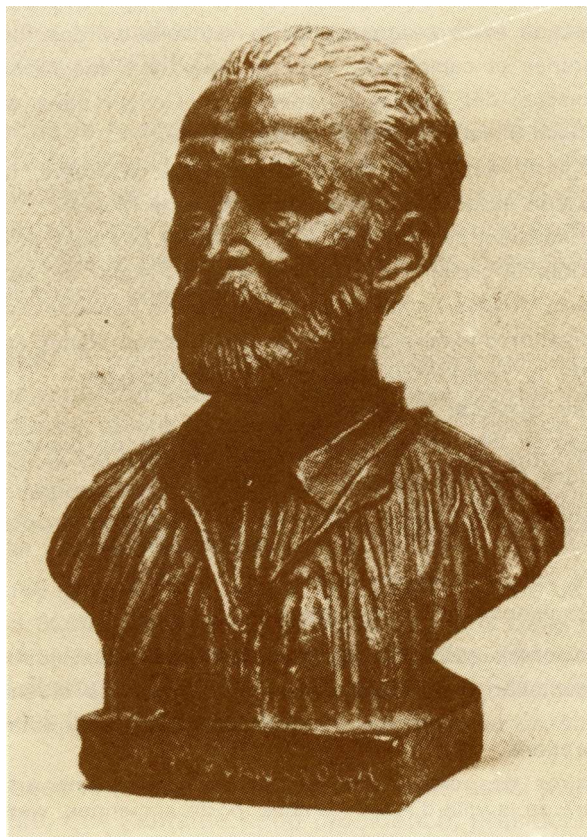


# BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE  
Siège social : place du Sauvage — 13200 ARLES

N°70

Mars 1990



Vincent VAN GOGH  
par Claude A. FÉRIGOULE  
bronze offert en 1949 par M. et Mme E. GARAGON  
à David BURLIUK surnommé le Van Gogh américain

# Programme

Nous reprendrons le programme publié par M. H. Dauphin, dans le bulletin n° 1 de la Société des Amis du Vieil Arles (juillet 1903).

- 1 Publication d'un bulletin.
- 2 Démarches et campagnes pour le classement de monuments non encore classés.
- 3 Démarches et campagnes pour l'achat d'immeubles ou vestiges intéressants.
- 4 Démarches et campagnes pour l'exhumation de monuments enfouis.
- 5 Démarches et campagnes pour le dégagement de monuments de certaines constructions parasites.
- 6 Démarches et campagnes pour la restauration des monuments.
- 7 Démarches et campagnes pour la réparation des monuments.
- 8 Commission des fouilles au service du conservateur des musées
- 9 Lutte contre l'abus général de l'affichage.
- 10 Sauvegarde des noms typiques des rues, quartiers, boulevards...
- 11 Publication de guides catalogues de chaque musée.
- 12 Embellissement de la ville et mise en valeur des sites et monuments.
- 13 Demander la création d'un prix d'Arles à l'instar du prix de Rome.
- 14 Aide aux musées existants et aux créations nouvelles.
- 15 Organisation d'excursions, cours, conférences, visites commentées.
- 16 Faciliter la réunion de congrès archéologiques.
- 17 Aide au Syndicat d'Initiative.
- 18 Sauvegarde des monuments non classés et de biens particuliers.
- 19 Concours pour les jeunes des écoles.
- 20 Amélioration du gardiennage des monuments.
- 21 Restitution d'œuvres ou de monuments détenus par ailleurs.
- 22 Mesures contre le vandalisme.
- 23 Encouragement du folklore arlésien.

## **Pour répondre aux préoccupations actuelles, nous ajouterons :**

- 24 Documentation des constructeurs : propriétaires et entrepreneurs.
- 25 Publicité au bénéfice des réalisations réussies : restaurations et améliorations.
- 26 Inventaire des éléments constituant le patrimoine artistique secondaire de la ville d'Arles ; niches, portes anciennes, vieux hôtels.
- 27 Collaboration avec tous les organismes qui travaillent à la sauvegarde de la vieille ville.

En bref : **INFORMER - ENCOURAGER - COLLABORER**  
**pour**

**DÉGAGER - PROTÉGER - RESTAURER**  
le patrimoine historique et esthétique arlésien

# SOMMAIRE

**Editorial** .....page 1

**Vincent VAN GOGH  
et les Félibres** .....page 3

**Entre Nous** .....pages I à IV

**Vincent VAN GOGH  
et les Félibres (suite)** .....page 15

**Compte-rendu  
de l'assemblée générale  
du 20 janvier 1990** .....page 24



# ÉDITORIAL

Protéger le patrimoine, encourager les traditions, réunir et informer tous ceux qui aiment leur ville, aider les réalisations heureuses, freiner les initiatives malheureuses était le pari tenu et réussi par Jean LANDRIOT.

Insérer notre association dans la communauté arlésienne en continuant l'élan acquis pour mériter de plus en plus d'adhérents, rédiger un bulletin de qualité, obtenir un siège social digne de ce nom, en gardant près d'elle son enfant (le Groupe archéologique arlésien) fut l'œuvre de René VENTURE et de René GARAGNON qui ont droit à toute notre gratitude.

Continuer le travail accompli en s'ouvrant sur les quartiers, favoriser les numéros spéciaux, créer le mini journal très attendu par nos lecteurs, a été la ligne directrice de Thérèse GUIRAUD dans le droit fil de ses prédécesseurs qui, avec leurs équipes et leurs commissions respectives, ont montré et continuent de posséder cet amour-passion pour notre chère vieille association.

Rajeunie depuis 1971, elle a contribué pour une certaine part aux progrès accomplis et à certaines réalisations dans notre cité. Notre pensée va aussi très souvent en direction de tous ceux qui, aujourd'hui disparus ou absents, ont apporté leur contribution active à toutes les initiatives passées.

C'est avec le même enthousiasme, mais aussi avec une certaine humilité, que j'entame cette présidence; présidence qui m'a été confiée par notre conseil d'administration. Ensemble, nous voulons faire de notre association un interlocuteur privilégié et écouté à la fois de la ville, des administrations ou entreprises, mais aussi de ses adhérents, de ceux qui veulent le devenir et qui sont sa force et sa fierté.

Un mot pour terminer, concernant un point primordial à mes yeux et qu'il est nécessaire de souligner dès maintenant : il consiste dans le fait que nos démarches (critiques ou louanges) auront toujours pour but la protection du patrimoine historique et esthétique. Notre rôle "tampon", comme le disait René VENTURE, le plus souvent consultatif et l'intérêt supérieur de notre cité nous commandent d'avoir tout de même des responsabilités, de rester vigilants et d'avoir un dialogue permanent et constructif, mais aussi de mériter une certaine liberté de propos ; toutes choses qui sont le garant de notre indépendance et de la pérennité de notre action que nous entendons bien conserver à notre "jeune nonagénaire de 1903".

**Henri CÉRÉSOLA**

# Vincent VAN GOGH

## et les FÉLIBRES

Installé depuis moins d'un mois au numéro 2 de la place Lamartine, dans ce qu'il appelait **la petite Maison-jaune**, Van Gogh envisageait d'y vivre et d'y travailler comme il l'entendait, et d'y accueillir Paul Gauguin dont la visite était imminente. C'était bien là, pour lui, le "foyer" dont il avait besoin afin de s'implanter vraiment au bord du Rhône, mais aussi au cœur du pays. Déjà, il avait pu observer les usages locaux en ce qui concernait la location en cause. En effet, le 1<sup>er</sup> septembre 1888, il écrivait à son frère Théo: "... **mon bonhomme était déjà venu ce matin à la première heure pour son loyer, il a naturellement fallu me prononcer aujourd'hui, si oui ou non je garderais la maison (car je l'ai louée jusqu'à la St Michel et il faut d'avance renouveler ou se dédire) (1)...**" Or, on sait – et parfois même on pratique encore en certains lieux – que la date du 29 septembre, fête de saint Michel, marquait, aussi bien à Arles que dans toute la Provence, le terme ordinaire des loyers. (De cet usage était née une locution toujours courante: "**nous allons faire Saint-Michel**", c'est-à-dire nous allons déménager ou emménager...).

Ce fut de là que, le 14 octobre suivant, Vincent manda également à Théo : "**Je t'envoie article sur la Provence, qui me paraissait bien écrit. Ces félibres sont une réunion littéraire et artistique, Clovis Hugues, Mistral, d'autres, qui écrivent en provençal et parfois en français des sonnets assez bien, même fort bien parfois.**

**Si les félibres cessent un jour d'ignorer mon existence, ils passeront tous à la petite maison. Je préfère que cela n'arrive pas avant que j'aie terminé ma décoration. Mais aimant la Provence aussi franchement qu'eux, j'ai peut-être le droit à leur attention.**

**Si jamais j'y insiste sur ce droit, ce sera pour que mon travail reste ici ou à Marseille, où, comme tu sais, j'aimerais bien travailler. Croyant que les artistes marseillais feraient bien de continuer ce que leur Monticelli a commencé.**

**Si Gauguin et moi écrivions un article dans un des journaux d'ici, cela suffira pour entrer en relation..." (2).**

À plus d'un titre important, ce document permet d'apprécier le

comportement du peintre par rapport au milieu qui est devenu le sien. On y voit son amour pour la Provence, déjà exprimé dans d'autres lettres mais ici péremptoirement affirmé. La connaissance des félibres est aussi attestée. Par un juste retour, il estime devoir mériter de leur part une considération réciproque. Son souci de voir son "travail" demeurer à Arles ou à Marseille, dont Monticelli, qu'il admire tant, est la brillante illustration (3) est souligné. Il évoque enfin la possibilité d'écrire dans "un des journaux d'ici" – à n'en pas douter **l'Homme de Bronze** et le **Forum républicain**, dont nous avons lieu de croire qu'il était un lecteur assidu !

Non moins importante reste la question posée par le document cité : de quel **article sur la Provence, si "bien écrit"**, que Vincent adresse à Théo, s'agit-il ? S'il traite des félibres, quel en est l'auteur ? En quelle feuille et à quelle date a-t-il paru ?... Je n'ai, évidemment, aucune réponse à donner. Mais, avec toute la prudence qu'on imagine, je me permets d'indiquer que, dans son numéro 470 du 14 octobre 1888 (précisément à la date du jour où le peintre écrit à son frère), **l'Homme de Bronze** publie, comme première partie d'un "feuilleton", un article intitulé **En Provence - sensation d'un félibre** (4), dont l'auteur n'est autre que le chancelier du Félibrige Paul Mariéton, écrivain de mérite, qui le donne, en cette même année, dans **La Revue Félibréenne** (fondée et dirigée par lui) (5), puis qui le reprendra en 1891 dans un bel ouvrage, toujours consultable avec profit, **La Terre provençale...**(6)

Si, dans ce texte, il est plus d'une fois question de Mistral, on n'y relève aucune citation de Clovis Hugues. Le nom de ce dernier revient pourtant avec quelque fréquence dans **La Revue Félibréenne** : par exemple en la susdite année 1888, avec des poèmes français et provençaux dont l'ensemble de la presse a beaucoup parlé, et dont Charles Maurras lui-même, alors à ses débuts (fort prometteurs), ne manque pas de reconnaître publiquement qu'ils sont comme des fous **empennés d'or** surgissant des **magiques caparaçons du poète** - Maurras ne manque pas de dire que C. Hugues est, par ailleurs, député...(7). C'est que, depuis 1881, ce dernier représente au Palais-Bourbon le peuple de Marseille: il y a même été le premier – et unique – député du Parti ouvrier moderne, faisant retentir les voûtes de l'hémicycle de sa parole vibrante, ardente, passionnée... Il est, à cette époque, un homme politique notoire et, simultanément, jouit d'une très bonne renommée dans les milieux littéraires de Paris autant que d'Avignon ou de Marseille. Victor Hugo le considère,

avec indulgence, comme un véritable fils, et applaudit à ses succès : **Poèmes de Prison** (1875), **La Petite Muse** (1876), **Les Soirs de Bataille** (1882), **Les Jours de Combat** (1883), **Les Évocations** (1885), etc. Frédéric Mistral ne professe pas moins de bienveillance à l'égard du collaborateur apprécié de **l'Armana Prouvençau**, de **l'Armana Marsihés**, de **l'Aiòli**, de **la Revue Félibréenne**, de **La Sartan**, de **Prouvenço**, etc ; il contribuera à faire de lui, en 1898, un des cinquante ajoroux du Félibrige...(8). Du reste, séjournant à Paris de 1886 à 1888, Van Gogh avait fort probablement pu approcher Clovis Hugues, qui, en même temps que lui, était l'hôte de la mère Bataille, tenant un restaurant dans la rue des Abbesses... ainsi que le rapporte Henri Perruchot.

Quant à la renommée de Mistral – Arles obligeant – elle lui est sûrement tout aussi familière. Voici, par exemple, comment il s'entretient de lui avec Théo :

**"Tu me demandes si j'ai lu la Mireille de Mistral, je suis comme toi, je ne peux la lire que par fragments de la traduction. Mais toi l'as-tu déjà entendue, car peut-être sais tu que Gounod a mis cela en musique, je crois au moins. Cette musique-là naturellement je l'ignore et même en l'écoutant je regarderais plutôt les musiciens que d'écouter.**

**Mais je peux te dire ceci que la langue originale d'ici en paroles est d'un musical dans la bouche des Arlésiennes !"**  
(9)

Il faut retenir cette appréciation de Van Gogh sur la langue que les Arlésiennes parlaient alors de façon générale. Il est vrai qu'elle avait des sonorités très particulières. Il est difficile de se rendre compte aujourd'hui que le provençal parlé dans le Pays d'Arles (comme partout ailleurs sans doute) avait, avec quelques différences de vocabulaire, des dissemblances de prononciation très caractéristiques et propre à chaque localité ou presque. Ce qui rendait des sonorités bien marquées permettant aux gens de ce pays de se reconnaître entre eux, dans une foire ou lors d'un grand rassemblement populaire, à la seule façon de s'exprimer. Aux portes d'Arles, Bellegarde, Beaucaire, Tarascon, Maillane, Saint-Rémy et les villages des Alpilles, chaque localité avait son particularisme en ce domaine, et tout originaire, sur les Lices ou aux Arènes, en était facilement reconnu -comme tout Arlésien l'était sur une quelconque place voisine.

Ce provençal, du reste, Van Gogh, regrettait de ne pas le comprendre et de ne le point connaître, ce qui lui eût facilité grandement ses contacts et l'eût sans doute dégagé d'un isolement "bien sérieux". Il l'écrivait lui-même à Théo le



1<sup>er</sup> septembre 1888, en ajoutant : "**cela me fait énormément du tort que je ne parle pas le patois provençal**". (10)

Un mot encore à propos des Arlésiennes qu'il a non seulement peintes, mais aussi décrites dans ses diverses lettres – et l'on sait combien Van Gogh épistolier était aussi un artiste très remarquable. Ce sont autant de touches, d'esquisses, de portraits même, comptant à coup sûr parmi les plus éloquents témoignages rendus en faveur du costume des femmes et des filles d'Arles. (11)

\* \*

L'année même où Van Gogh arrive à Arles, est celle de l'affirmation première du Félibrige arlésien. On ne saurait donc remonter, me semble-t-il, à ce qu'on a si justement appelé la "protohistoire félibréenne", c'est-à-dire au fameux congrès d'Arles de 1852 (12), pour en établir la filiation. Après la fondation du Félibrige en 1854, et jusqu'à sa véritable implantation hors de divers cénacles, en 1876, on n'a, je crois bien, relevé que le nom de deux Arlésiens se réclamant de la nouvelle école : celui d'Amédée Pichot, directeur à Paris de **La Revue britannique**, et celui de l'abbé Jacques Aubert, successivement curé de Boulbon et de Mallemort, qui compta parmi la promotion majeure de 1876. Mais ni l'un ni l'autre n'habitaient Arles (13). Ce ne sera, précisément, qu'à partir de cette année décisive de 1876, qu'on verra apparaître dans les tablettes félibréennes les noms de plusieurs autres Arlésiens. À cet égard, ils font bien figure de précurseurs locaux. Ce sont ceux d'Honoré Clair (1797-1889), Henri Eyssette (1831-1921), Émile Fassin (1842-1922) et de Clair Gleyze. Ajoutons que Clair et Fassin relevaient de la maintenance de Provence, Eyssette et Gleyze de celle du Languedoc (14).

En 1877, manifestation d'inspiration félibréenne à Arles, où se déroulent les Fêtes dites de **la Cigale** (15) qui sont aussi, hélas ! une première manifestation publique des discordes félibréennes. La triste querelle Aubanel-Roumanille éclate au grand jour, et on a quelque raison de croire que les félibres arlésiens, Fassin en particulier, en seront pour le moins fortement déçus. Rien donc, au plan local, ne peut sortir de cet épisode qui soit susceptible d'agir en faveur d'une promotion félibréenne dans Arles. Le moment favorable pour son expression ne se présentera qu'en 1887, lors des grandes fêtes

données du 30 avril au 2 mai en l'honneur d'Amédée Pichot, et au cours desquelles Frédéric Mistral s'affirmera devant le peuple arlésien comme le véritable grand maître. Le **Discours is Arlaten** qu'il prononce à cette occasion en est l'éclatante démonstration. Qui, jusque là, et dans leur langue maternelle, avait ainsi parlé d'Arles à ses filles et à ses fils ? (16)

Ainsi que le constata **la Revue Félibréenne** dans le compte rendu qu'elle donna de ces fêtes, "**cette exaltation des grands souvenirs de la cité des Alyscamps, enflamma le patriotisme arlésien**" (17). Et ce sera la même **Revue Félibréenne** qui, dans une livraison ultérieure, racontera la **Fondation d'une École félibréenne** (18). Voici en quels termes cela fut dit, après une évocation de ce qu'avaient pu faire – ou tenter – jusque-là "**tous les fidèles du Félibrige et de la patrie arlésienne**" :

*"Sur l'initiative de l'excellent journal arlésien, **L'Homme de Bronze**, qui a toujours favorisé la Cause dans la région, alors surtout qu'elle y était combattue, une campagne a été menée pour la fondation d'une école félibréenne dans l'illustre cité provençale. (...) Mais cet été, tandis qu'Orange, Avignon et Nîmes avaient leur part des fêtes méridionales, Arles, la ville provençale entre toutes, se plaignit d'être délaissée. À dire vrai, toute la part qu'elle prit jusqu'à ce jour au mouvement du Félibrige fut d'initiative extérieure. (...) Néanmoins, ses félibres n'étant pas groupés, la région ne participait pas au nouvel évangile. **L'Homme de Bronze**, en vrai palladium de la cité, eut donc l'idée de songer à une école arlésienne. Le Forum, son voisin, encouragea le projet de son mieux, non sans quelques appréhensions. On réunit tous les provençalisans d'Arles, et une assemblée nombreuse jeta les bases de la nouvelle société."* (19)

Chose curieuse, en effet, ce rôle de promotion félibréenne incombait au journal arlésien qui, depuis 1880, n'arborait pas seulement les couleurs républicaines, mais les teintait d'un radicalisme affirmé tel qu'il se présentait aux premiers temps de la III<sup>e</sup> République. Ce fut pourquoi, sans doute, **L'Homme de Bronze** – **Brounzet**, comme disaient les vieux Arlésiens – tint à préciser :

*"Nous ne sommes pas de ceux qui considèrent comme antipatriotique et rétrograde l'œuvre des félibres, et croient sincèrement que le but de Mistral est d'enlever la Provence à la France et de se faire proclamer empereur d'Arles ou d'Avignon. La meilleure réponse que l'on puisse faire à ces critiques que leur exagération suffit à rendre ridicules, c'est que l'École d'Arles se propose d'ouvrir des*

*concours de traduction provençale et française entre les élèves des écoles primaires du Midi : elle fera ce que d'autres ont fait pour l'enseignement secondaire, et elle encouragera cette méthode, bien connue à Arles, où elle a été introduite par un homme de talent, qui consiste dans l'enseignement du français par le provençal. (20)*

*Ainsi, loin de vouloir substituer la langue de la Provence à celle de la France entière, nos félibres s'efforceront de les conserver l'une et l'autre, persuadés qu'une connaissance sérieuse et méthodique de notre dialecte est un puissant auxiliaire dans l'étude du français. Et maintenant que l'école d'Arles ne se laisse pas intimider par les attaques ou les railleries dont maints journaux vont saluer son entrée dans le monde. Il y a chez elle des hommes de talent qui seraient bien capables de leur prouver que sa devise est celle de la cité : **Ab ira leonis**" (21).*

L'École d'Arles fut donc fondée, dans une des salles de notre ancienne bibliothèque, le dimanche 15 octobre 1888, sous la présidence du doyen de l'assemblée, Hippolyte Cornillon (22), qui, prenant (comme il se devait) la parole en provençal pour prononcer des paroles de bienvenue, fit procéder à l'élection du bureau suivant : **Cabiscou** (ou président) : le baron Scipion du Roure, notable historien local ; vice-président : Armand Dauphin, professeur de lettres, tout frais agrégé de l'Université ; trésoriers : Hippolyte Cornillon et Louis Roux ; secrétaires : Henry Dayre et Nicolas Jouve (23).

Nous savons qu'étaient présents en outre Dominique Roman et le Frère Savinian (24), et excusés : Henri Eyssette, Émile Fassin, Firmin Maritan, Aimé Rivière, Paul Plence et Alfred Mistral. Il semble que nous ayons là la liste complète des **14** premiers membres de l'**Escolo dou Lioun**, car ce sont bien eux qui signèrent la demande d'affiliation au Félibrige (25). D'autres s'ajoutèrent, comme les docteurs Félix Rey et Albert Delon – qui auront à soigner Van Gogh hospitalisé et qui ne tarderont pas, l'un et l'autre, à devenir des félibres en titre.

En effet, un peu plus tard, lors de l'assemblée de la Maintenance de Provence tenue à Tourves (Var), le 20 octobre 1889, et en quelque sorte parrainés par Émile Fassin, Henri Eyssette et le Frère Savinian, déjà inscrits au **Cartabèu**, furent proclamés **Mantenèire dou Felibrige** : Louis Bon, Hippolyte Cornillon, Armand Dauphin, Henry Dayre, Dr Delon, Marius Dieudonné, Marius Huard, Nicolas Jouve, Firmin Martin, Alfred Mistral, Aimé Nivière, Paul Plence, Dr Rey, Aimé Rivas, Dominique Roman, Louis Roux, Joseph Sauvaire et Paul Watton (26).

Voici donc établie cette **Escolo dou Lioun**, cellule importante de la famille arlésienne du temps, sur laquelle de grands espoirs furent fondés. *"Notre École du Lion, lira-t-on dans La Revue Félibréenne (27) est aujourd'hui, avec celle de Cannes (28), la plus vaillante des Félibrige. Arles et Lérins, les deux plus pures gloires du Moyen Âge provençal, ont vu germer de leurs ruines fécondes la fleur de poésie. La renaissance populaire du génie autonome est défendue ab ira leonis – comme disait la vieille devise, – par les Arlésiens. L'École du Lion s'est manifestée pour la première fois, l'an dernier, à la Sainte-Estelle donnée en son honneur à Montmajour (29)."*

La **Revue Félibréenne** rendait en outre un hommage bien mérité aux deux journaux d'Arles, **l'Homme de Bronze** et le **Forum républicain** qui ont "entrepris une active propagande félibréenne". Il semble que Vincent Van Gogh ait été un lecteur fidèle de l'un ou de l'autre – ou des deux à la fois. Dans leurs colonnes a dû être annoncée la tenue de la réunion constitutive du félibrige arlésien : dimanche 14 octobre 1888. Or, nous l'avons vu – et il faut y insister – la lettre à Théo dans laquelle son frère parle des Félibres est datée de ce même 14 octobre 1888 (30). Dans ce document, Van Gogh manifestait son désir d'être connu d'eux, de les voir passer tous à la petite maison jaune : nous savons comment et pour des raisons extra-félibréennes, il rencontra le docteur Félix Rey, médecin à l'hôpital d'Arles, par ailleurs félibre de la Maintenance de Provence, membre de l'Escolo dou Lioun.

Quels félibres de renom eurent-ils l'occasion de passer devant la maison jaune ou dans la rue de la Cavalerie alors que Van Gogh y demeurait ? Mistral en personne, en compagnie de Paul Mariéton, le dimanche 29 avril 1888, qui, venant d'Avignon, vont prendre place dans **"le petit chemin de fer lent et familial de Fontvieille et Salon, tout plein de coiffes et d'accent..."** (31). Paul Mariéton encore (cette fois portant depuis quelques jours le titre de chancelier du Félibrige), qu'accompagne le grand comédien Mounet-Sully. Ils ont laissé Mistral et Marius Girard aux Baux, et ont pris le petit train en gare de Maussane pour gagner Arles où ils vont, trois jours durant, errer dans les rues, et admirer (32).

C'est, très certainement, un curieux type de **félibresse** qui passera et repassera devant la Maison. Ronald Pickvance – à qui, décidément, nous devons beaucoup de révélations- nous apprend qu'arrive à Arles (en l'hôtel du Forum), **"précisément au moment où**

**Van Gogh commençait à installer son atelier dans la Maison Jaune de la Place Lamartine",** une Américaine, Miss Harriet Waters Preston, femme de lettres. Elle accomplissait "un Pèlerinage provençal", dont elle fit une relation dans le **The Century Magazine** (1890), visitant une Provence qu'elle ne connaissait alors que par la littérature. N'avait-elle pas donné en 1872 une version anglaise de **Mirèio** ?(33) Miss Preston alla assister à la fête des Saintes, les 24 et 25 mai 1888 – ces Saintes où Van Gogh lui-même se rendit le mercredi 30 mai... (34)

Ne spéculons pas davantage sur ce qui aurait pu se passer si le vœu de Van Gogh, affirmant son amour pour la Provence aussi sincère que celui des félibres, avait pu se réaliser... Ils passeront, pourtant, ces félibres, Arlésiens ou non, devant la petite maison. Au matin du 30 mai 1889, ils se sont tous réunis sur la place du Forum – **la Plaço dis Ome** – et forment un bruyant cortège qui salue au passage la fontaine Amédée Pichot, franchit la porte de la Cavalerie et se rend à la petite gare du chemin de fer départemental. A 11 heures, le train s'ébranle pour faire halte à la station de Montmajour, – Mistral et Roumanille étant là. La joie déborde, tout au long, et, note un chroniqueur, les chansons félibréennes retentissent... (35)

Aucun signe, pourtant, depuis la Maison Jaune. Elle est fermée car désormais inoccupée. Van Gogh a dû la quitter il y a 22 jours pour être accompagné à Saint-Rémy...



La considération que Vincent Van Gogh eut pour les Félibres, lors de son séjour arlésien, n'était pas une idée en l'air. En voici un autre témoignage. Lorsque fut achevée la triste, dure, parfois tragique période consécutive à la venue de Gauguin à Arles – qui fut pourtant si exaltante avant – le peintre se trouva dans la difficile situation que l'on sait. L'oreille coupée, l'hospitalisation, les séquelles du drame intérieur (dont "**d'intolérables hallucinations**") le réduisirent à un état d'extrême fragilité, en ce Noël et cette fin d'année 1888, dont il disait pourtant se remettre, "**la santé et le travail avançant comme ci comme ça**" (36). La preuve en est ce commentaire fait à son frère: "**Ce que je trouve déjà étonnant lorsque je compare mon état d'aujourd'hui à celui d'il y a un mois. Je savais bien qu'on pouvait se casser bras et jambes**

auparavant et qu'alors après cela on pouvait se remettre, mais j'ignorais qu'on pouvait se casser la tête cérébralement et qu'après cela se remettait aussi" (37). Il s'était remis au travail avec une vigueur nouvelle. Ce qui lui permit d'écrire à Théo le 28 janvier 1889 : **"Le travail justement me distrait. Et il faut que je prenne ici des distractions – hier j'ai été aux Folies Arlésiennes, le théâtre naissant d'ici – cela a été la première fois que j'ai dormi sans cauchemar grave. On donnait (c'était une société littéraire provençale) ce qu'on appelle un Noël ou Pastourale, une réminiscence de théâtre moyen âge chrétien. C'était très étudié et cela doit leur avoir coûté de l'argent. Naturellement cela représentait la naissance du Christ, entremêlé de l'histoire burlesque d'une famille de paysans provençaux ébahis.**

Bon – ce qui était épatant comme une eau-forte de Rembrandt – c'était la vieille paysanne, juste une femme comme serait Mme Tanguy (38), au cerveau en silex ou pierre de fusil, fausse, traître, folle, tout cela se voyait dans la pièce précédemment. Or, celle-là, dans la pièce, amenée devant la crèche mystique, de sa voix chevrotante se mettait à chanter et puis la voix changeait, changeait de sorcière en ange, et de voix d'ange en voix d'enfant, et puis la réponse par une autre voix, celle-là ferme et vibrante chaudement, une voix de femme derrière les coulisses.

Cela était épatant. Je te le dis les ainsi nommés "félibres" s'étaient mis en frais" (39).

Les félibres n'étaient, évidemment, pour rien dans l'organisation et la responsabilité de la représentation de cette pastorale, genre alors très en faveur auprès de tout le public provençal, aussi bien celui des villes que celui des campagnes. Arles n'échappait pas à cette règle, et il arrivait que plusieurs représentations différentes y fussent données durant la même saison. (40). Lorsque fut mise en service la salle des **Folies Arlésiennes – "le théâtre naissant d'ici"** comme écrit le peintre – le succès fut rapide autant que vif. **L'Homme de Bronze** commentait ainsi la chose : **"Les spectacles des Folies Arlésiennes continuent d'attirer une foule nombreuse chaque semaine (...). Nous devons remercier M. Dallard (41) de l'empressement qu'il met à satisfaire le public, par ses spectacles intéressants et variés auxquels, nous l'espérons, succèdera d'ici peu la Pastorale qui attire comme chaque année, comme on le sait, le Tout-Arles aux Folies Arlésiennes"** (42).



Le genre "pastoralier", tel qu'il nous est parvenu, naquit à Marseille sous la Monarchie de Juillet : la pièce la plus célèbre en est la **Pastorale Maurel**, considérée un peu comme un prototype, car, depuis sa création (1844), elle a poursuivi une longue et féconde carrière. Mais dès 1842, Marseille avait eu la révélation d'une autre pièce, due à un certain Albéric Gautier. Ce dernier dut la vendre à André Bistagne, alors directeur d'un petit théâtre situé à Marseille sur le boulevard Chave et jusque-là vivant. Bistagne modifia le livret – et, après lui, on n'eut de cesse de le remanier – jusqu'à ce que l'original fut totalement transformé. Cette pastorale fut, surtout, un **succès d'acteurs**, car elle dut sa vogue grandissante à un certain nombre d'artistes amateurs que le public marseillais adulait et qui, du reste, n'étaient pas sans mérite. Revertégat, David, Blondel, Bernardi, Samat, Roubaud, Thomas... par exemple, ont laissé, autour du Vieux-Port, un nom qui, pour chacun d'eux – et ce fut le cas de quelques autres jusque dans les premières années de notre siècle – fut un véritable renom (44).

La pastorale Gautier-Bistagne connut donc un succès éclatant au Théâtre Chave – qu'elle rendit prospère pour un long temps – et dont le public accola le nom à la pièce : **la pastorale Chave** (45). Les personnages campés par les auteurs – ou les "retoucheurs" – le furent en fonction des goûts de ce public. À chacun d'eux, l'acteur qui l'incarnait (46), conféra une célébrité que la mémoire populaire a pérennisée. **Grasset** et **Grasseto**, un couple fort original de vieux ; **Lou Boumian** inévitable dans le genre ; **lou Proufêto**, **Bartoumiéu**, le benêt hilarant ; **Le maire**, celui-là même qui, sur scène, quittait tant de gilets qu'il avait endossés préalablement les uns sur les autres, etc., etc. (47). Le type de la vieille femme, notamment (**Grasseto**, dans la Chave, tout comme d'ailleurs **Margarido** dans la Maurel), étaient particulièrement saisissant et célèbre. Ces rôles étaient appréciés parce que toujours joués par un homme qui, outrant ses effets, comblait un public, au demeurant facile, mais nombreux et enthousiaste. Ce rôle du **travesti** dans le répertoire marseillais avait déjà fait fortune grâce à l'extraordinaire talent de Jean-Baptiste Dray, créateur du **Théâtre Chichoïis**. Ce dernier fut en Provence une sorte d'institution entre 1850 et 1914, car il occupa successivement toutes les salles ou toutes les places de nos villes comme de nos

villages. Arles, on en a de multiples exemples, ne resta pas à l'écart de cette vogue. Dray avait créé le type de la **cacano** marseillaise, c'est-à-dire de la partisane ou de la poissonnière des halles ou du cours. Ce fut **Misè Chichoïs, Misè Matiéu**, ou encore tout une série de Misè X. Le titre de Misè équivalait jadis, à celui de "mademoiselle". Selon le **Trésor du Félibrige**, on le donnait avant la Révolution aux dames de la petite bourgeoisie et aux femmes d'artisans (48). Ainsi, avec son titre, on dénaturait le rang social et jusqu'à la nature d'un personnage que l'on caricaturait en le travestissant. C'était donc bien un **travesti** qui était censé rendre, en l'exagérant et en forçant ses propres moyens d'expression, le rôle d'une vieille femme. Cette dernière était souvent revêche ou acariâtre, mais attachante scéniquement par divers autres aspects, et en tout cas souvent très désopilante.

Or, que remarque précisément Vincent Van Gogh lors de la représentation de la pastorale ? **"Cela, écrit-il, représentait la naissance du Christ, entremêlé de l'histoire burlesque d'une famille de paysans provençaux"**. Et il poursuit : **"Ce qui était épatant comme une eau-forte de Rembrandt, c'était la vieille paysanne, juste une femme comme serait Mme Tanguy, au cerveau en silex ou pierre de fusil, fausse, traître, folle, tout cela se voyait dans la pièce"...** On peut, pour terminer, constater combien Van Gogh a été marqué par le personnage aux transformations les plus diverses, notamment lorsqu'il chante devant la crèche : **"de sa voix chevrotante (elle) se mettait à chanter et puis la voix changeait, changeait de sorcière en ange, et de voix d'ange en voix d'enfant..."**

On ne peut qu'admirer la façon dont ce Flamand, qui ne sait pas un mot de provençal, paraît avoir tout saisi au cours de la représentation. Depuis la nature première de la pièce, jusqu'au jeu des acteurs, en particulier celui de Vieille (au sujet de laquelle il évoque... Rembrandt), leur ébahissement ou leur naïveté forcée, tout l'aspect **burlesque** de la situation représentée. Il y a là, vraiment, de sa part, la marque d'une totale compréhension de l'œuvre et d'une critique très bien venue et fort pénétrante de cette pastorale. Mais quelle était cette dernière ?

Nous le savons grâce – une nouvelle fois – à **l'Homme de Bronze** (n° 487 du dimanche 10 février 1889) rendant compte de la représentation de **La Pastorale aux Folies Arlésiennes** qui, note-t-il, n'avait pas attiré beaucoup de monde **"les premiers soirs de la représentation, vendredi et samedi, 25 et 26 janvier,**



*et si le dimanche 27 elle avait fait salle comble, c'est un peu, pourquoi se le dissimuler, parce que c'était dimanche. À quoi donc fallut-il attribuer cette abstention de nos compatriotes, d'ordinaire si pleins d'engouement pour ce spectacle, sinon à l'absence du Barthoumieou chéri du public arlésien. M. Dallard l'a compris et dès le jeudi suivant, il nous était donné d'applaudir le désopilant Pierrette, qui a reçu de toute la salle le plus chaleureux accueil. M. L. Grès, lui, avait eu beau se mettre en quatre, les spectateurs étaient restés froids. Que voulez-vous ? Ce n'était pas là le vrai Barthoumieou. Il y a eu du bon et du passable chez les autres interprètes. M. Laplanche a été fort applaudi dans le rôle du Bohémien dont il s'acquitte vraiment fort bien. De même de Frégier dans Grasset, M. Samson dans Grasseto, M. Pons dans le Prophète Siméon, etc.*

*Aussi le public arlésien n'a-t-il fait qu'affluer les derniers jours aux Folies Arlésiennes où se sont clôturées définitivement dimanche dernier les représentations de la Pastorale."*

Grâce à l'indication du nom de chacun des personnages cités, nous pouvons reconnaître là la **Pastorale Chave**, due à Gautier et Bistagne – ainsi qu'à quelques autres – que, le dimanche 27 janvier 1889, parmi une grande affluence d'Arlésiennes et d'Arlésiens, Vincent Van Gogh vient applaudir...

\* \*

Dernière référence félibréenne relative à ce dernier. Lors de son séjour à Saint-Rémy, du 8 mai 1889 au 16 mai 1890, il eut à subir plusieurs crises qui lui furent très pénibles et qui nuirent gravement à sa production picturale. Forcé de demeurer trop longtemps à son goût semble-t-il dans la chambre, il est pris par un besoin énorme de travailler, ne serait-ce que pour se distraire. Pour un temps, il ne peut satisfaire son besoin qu'en se livrant à des copies d'œuvres de peintres qu'il admire, comme Millet ou Delacroix. En septembre 1889, il reproduit, de Delacroix, une **Pietà** aux couleurs et aux formes très intensément marquées : ne retrouve-t-on pas quelques uns de ses propres traits sur la figure du Christ ?... C'est le temps, également, où il est saisi d'angoisses, d'exaltations métaphysiques. Il parle même **d'idées superstitieuses** tracassant le libre penseur qu'il est. Ce

sera une des raisons qui le laisseront finalement de cet asile-couvent qu'il veut quitter, à tout prix, pour reprendre le chemin du Nord...

À maintes reprises, il s'ouvre à Théo – qui lui envoie les reproductions des grandes œuvres qu'il copie – de cette "fureur sourde" de travail qui le possède, et du désir qu'il a de s'affirmer pour se hausser encore, pour être, pour vivre à sa juste place. ***"Alors que je sens bien la valeur et l'originalité et la supériorité de Delacroix, de Millet par exemple, alors je me fais fort de dire : oui je suis quelque chose, je peux quelque chose. Mais il me faut avoir une base dans ces artistes-là, et puis produire le peu dont je suis capable dans le même sens."*** (49)

***Le peu dont je suis capable !*** pauvre Vincent, mais aussi génial Vincent...

Au moment même où il copie la **Pietà** de Delacroix, il apprend, par une lecture faite simultanément, le lieu où se trouve l'original de cette œuvre. Il en fait part à Théo et, fin septembre ou début octobre 1889, il confie à sa sœur Wilhelmine : **"...je n'aime pas trop à voir dans ma chambre à coucher mes propres tableaux, donc j'en ai copié un Delacroix et quelques uns de Millet. Le Delacroix est une Piéta, c.à.d. (sic) un Christ mort avec la Mater Dolorosa. À l'entrée d'une grotte, gît incliné, les mains en avant sur le côté gauche, le cadavre épuisé et la femme se tient derrière. C'est une soirée après l'orage et cette figure désolée vêtue de bleu se détache – ses vêtements flottants agités par le vent – contre ciel où (flottent) des nuages violets bordés d'or. Elle aussi par un grand geste désespéré étend les bras vides en avant, et on voit ses mains des bonnes mains solides d'ouvrière. Avec ses vêtements flottants cette figure est presque aussi large d'envergure que haute. Et le visage du mort étant dans l'ombre, la tête pâle de la femme se détache en clair contre un nuage – opposition qui fait que ces deux têtes paraîtraient une fleur sombre avec une fleur pâle arrangée exprès pour se faire valoir. Je ne savais pas ce qu'était devenu ce tableau mais précisément, pendant que j'étais en train d'y travailler, je tombe sur un article de Pierre Loti, l'auteur de Mon frère Yves et de Mme Chrysanthème (50). Un article de lui sur Carmen Sylva (51). Si j'ai bonne mémoire tu as lu ses poésies. C'est une reine – est-elle reine de la Hongrie ou d'un autre pays je l'ignore – et Loti en décrivant son boudoir ou plutôt son atelier où elle écrit et où elle fait de la peinture, en parle qu'il a vu cette toile de Delacroix en question ce qui le frappa beaucoup".**(52)

Quel était l'article de Pierre Loti auquel Vincent Van Gogh fait par deux fois allusion en écrivant à son frère et à sa sœur ? Je pense qu'il s'agit du texte intitulé : **Carmen Sylva - Fragments** - où Loti, en effet, raconte une visite qu'il fit à celle qui était en réalité la reine Marie de Roumanie, dans son château de Pelech-Sinaïa, situé dans les environs de Bucarest. Il l'y vit, tout de blanc vêtue, peindre devant son chevalet, à côté de la **"grande et superbe toile de Delacroix"**, entourée de **"jeunes filles en costume oriental"** – ses demoiselles d'honneur – lesquelles sortaient, parfois, pour se rendre devant un monument construit, sur ordre de la reine, au milieu du parc de sa résidence: c'était le tombeau de sa fille, la petite princesse Maria, morte à l'âge de quatre ans... Pierre Loti raconte : **"Sur le tombeau, j'ai lu ce passage de l'Évangile : "Ne pleurez pas, elle n'est pas morte, elle dort". Et en effet la petite statue couchée semble dormir paisiblement dans sa robe de marbre.**

**"Ne pleurez pas". Pourtant la mère de la petite endormie pleure encore, pleure amèrement son enfant unique"**

Mais ce texte de Loti, où Vincent Van Gogh a-t-il pu le lire en cet automne 1889? Ce fut, tout simplement, du moins je le suppose, dans **La Revue Félibréenne** de Paul Mariéton, (chancelier du Félibrige comme on sait), Tome IV, N° 1 et 2, janvier-février 1889, pages 25 à 29 (53). Si c'est bien de cela qu'il s'agit, comment cet exemplaire de la **Revue Félibréenne** parvint-il entre les mains du peintre, huit ou neuf mois après sa parution annoncée par **L'Homme de Bronze**, avec tout un sommaire, dans le N° 482 du dimanche 6 janvier 1889, page 3.? **L'Homme de Bronze**, aussi bien que le **Forum Républicain** publiaient chacun, et presque à chaque parution, le sommaire de la Revue, ce dont tout Arles était aussitôt informé...

Il y a sans doute lieu de croire que Vincent Gogh le fut, quant à lui, de la même façon. Et ce n'est pas une mince gloire, finalement, pour **la Revue Félibréenne**, que d'avoir eu un tel lecteur... Celui-là même qui, dans l'avant-dernière lettre adressée de Saint-Remy au cher Théo pouvait écrire : **"Pour mon travail, mon cher frère, je me sens plus d'aplomb qu'en partant, et il serait ingrat de ma part de médire du Midi, et j'avoue que c'est avec un gros chagrin que je m'en retourne."** (54)

**Marcel BONNET**

# NOTES

(1) **Correspondance générale de Vincent Van Gogh**, troisième volume, 1955, Amsterdam, Wereld-Bibliotheek, lettre n° 530, p. 292.

(2) Id., lettre n°553, p. 343.

(3) Fort nombreuses sont, dans les lettres de Van Gogh, les allusions – ou les références – à Monticelli, qui mourut fou à Marseille, en 1886, – ville où le docteur Peyron, médecin de l'asile de Saint-Rémy, avait su lui apporter des soins – ce dont ils purent ensuite parler à Saint-Paul-de-Mausole. Dans l'Armana Marsihés de 1891, le félibre Marius Bourrely publia un sonnet à la mémoire de Monticelli :

**E pamens, aquèu mouert nouvèu  
Ero un dei mèstre dou pincèu  
Que l'esprit fantasti trevavo,  
La Muso l'avié pivela,  
E si leissavo encigala  
Pèr elo, quand la caressavo.**

Par contre, ce sera un court mais très admirable poème que Charles Mauron consacrera à la mémoire lumineuse de Vincent Van Gogh (voir **l'Armana Prouvençau** de 1946 - p.85).

(4) La deuxième – et dernière – partie de ce "feuilleton", paraîtra dans le n°471 de **l'Homme de Bronze**, du 21 octobre 1888.

(5) **"En Provence — Sensations d'un Félibre"** paraît dans **la Revue Félibréenne**, tome IV, n<sup>os</sup> 1 et 2, janvier-février 1888, (pp. 200 à 205). Cette revue, créée – et financée entièrement – par Paul Maneton, fils d'un riche industriel lyonnais, fut lancée en 1885 (tome I du 15 janvier); le tome XVI (et dernier) paraîtra en 1909, au moment des fêtes arlésiennes du jubilé de Mistral : c'est un précieux numéro de 96 pages, en grande partie consacré au costume d'Arles, avec étude de Joseph Bourrilly et illustrations de Léo Lelée. **La Revue Félibréenne** fut publiée de façon quelque peu désordonnée ce qui, à maintes reprises, souleva des remarques de la part de Mistral.

(6) Paul Mariéton : **La terre provençale. Journal de route**. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1890, in-8, 566 pages. (Trois rééditions eurent lieu ensuite).

(7) Comptes rendus divers de Charles Maurras, journaliste déjà brillant mais non encore engagé politiquement, donnés dans **la Revue Félibréenne** à propos des fêtes provençales de Sceaux, Avignon, etc. en cette année 1888.

(8) Ce fut précisément lors d'une séance du Consistoire tenue à Arles, en l'hôtel Pinus, le 29 mai 1898, que Clovis Hugues fut élu Majoral, avec la **Cigale de Durènço**, portée jusqu'à sa mort survenue en 1896, par Paul Arène. L'année suivante, au Consistoire de Tarascon, sa cigale fut attribuée à Baptiste Bonnet, le beau prosateur de Bellegarde : ce dernier ne l'accepta point, jugeant le Félibrige trop teinté de blanc... Mistral s'employa alors pour montrer qu'il n'en était rien, à faire élire l'écarlate Clovis Hugues à sa place.

(9) **Correspondance générale de Vincent Van Gogh**, op. cit., lettre n°576 du 3 février 1889, p. 386.

(10) **Idem**, lettre n°530 p.292.

(11) On relève de ces notations dans l'ouvrage susdit, notamment dans les lettres n<sup>os</sup> 464, 469, 470, 481, 482, 529, 539, 542, 570... En 1893, il fut question de publier un recueil contenant "tout ce qui s'est dit et écrit" au sujet des Arlésiennes, dont le titre eût été : "**Le Livre d'or des Arlésiennes.**" Le projet n'eut pas de suite – mais si cette édition était présentement envisageable, on imagine ce que pourrait y représenter la contribution de Van Gogh – et celle de Gauguin...

(12) Réunion du 29 août 1852. Voir l'étude très substantielle qu'en fit Odyle Rio dans le numéro spécial de la revue **l'Astrado**, consacré à Arles (n°17, 1980, pp. 132 à 168).

(13) Pichot (1795-1877) et Aubert (1808-1879) figurent dans la liste des félibres donnée par **l'Armana Prouvençau** de 1863, p. 110, faisant ainsi partie de ce que Mistral, plus tard, appela "**un gai bataillon de volontaires**" plutôt qu'une "**académie**".

(14) Voir **Lou Cartabèu de Santo Estello**, recueil des actes officiels du Félibrige pour la période 1877-1882 (...), pp. 80, 85, 88, 89. Clair Gleyse était huissier de Justice de paix.

(15) **La Cigale à Arles**, Fêtes arlésiennes de la Cigale en septembre 1877, (...) Paris, P. Schmidt, imprimeur-éditeur, 1879. (Documents recueillis par un journaliste arlésien, Léopold Aparicio, en résidence à Paris où il appartenait à **La Cigale**, société d'hommes de lettres et d'artistes du Midi, fondée à Paris en 1876 – qu'il ne faut pas confondre avec la **Société des Félibres de Paris**, créée, elle, en 1879 et qui compta parmi ses fondateurs un écrivain provençal originaire d'Arles, Antoine Duc, dit Duc-Quercy. Le fond de l'Affaire Aubanel-Roumanille n'est pas encore tout à fait sereinement tiré au clair. (1989).

(16) **Les Fêtes d'Arles**. Inauguration du monument Amédée Pichot. 30 avril, 1<sup>er</sup> et 2 mai 1887. (...) Paris, Bureaux de la Revue Britannique, 1887. Dans ce recueil ne figure qu'une version française du discours de Mistral, (pp. 30 à 33). Le texte provençal fut donné dans le premier numéro d'un bulletin mensuel alors tout nouveau, **Lou Felibrige** (année 1887 pp. 19 à 23), puis dans **l'Armana Prouvençau** de 1888, pp. 24 à 26.

(17) **La Revue Félibréenne**, n<sup>os</sup> 1 et 2, janvier-février 1888, p. 3.

(18) **La Revue Félibréenne**, n<sup>os</sup> 9-10-11, septembre à novembre 1888, pp. 275 à 277.

(19) **Idem**, p.275. En 1888, les Fêtes de la **Cigale** et les solennités de la Sainte Estelle s'étaient déroulées entre ces diverses cités. Mais rien, effectivement, dans le programme établi ne concernait Arles.

(20) **L'homme de talent**, dont le nom n'est pas cité, n'était autre que le directeur des Écoles chrétiennes d'Arles, le "**très cher Frère**" Savinian (dans le siècle Joseph Lhermitte. 1844-1926) auteur d'une méthode d'enseignement du français par le provençal que, sous le nom de **savinianisme**, la Sorbonne couronna en 1896. Savinian publia entre 1882 et 1899 plusieurs ouvrages consacrés à l'enseignement du provençal : grammaire, versions, anthologies littéraires, textes pédagogiques, etc. Il avait été élu félibre majoral en 1886. Il semble qu'on lui ait offert, lors de sa création, la présidence de **l'Escolo dou lioun** – honneur qu'il refusa. Mais ce n'en sera pas moins lui, qui, sans doute désigné par Mistral, fut le grand inspirateur, le véritable **estigadou** de la Sainte-Estelle de Montmajour en 1889.

(21) **La revue félibréenne**, **op. cit.**, (voir note 18), p.227.

(22) Hippolyte Cornillon (1819 - 1899), ne fut pas seulement un félibre dévoué, mais aussi un érudit à qui on doit **La Mer à Arles** (1853), des études météorologiques qu'il publia dans **l'Homme de Bronze**. En son remarquable ouvrage sur **Van Gogh en Arles** (Skira, 1985), Ronald Pickvance a su rendre justice à ce modeste savant, dont le "**Bulletin Météorologique mensuel**" a permis de dater de façon plus assurée la plupart des lettres écrites depuis Arles par Van Gogh. (Voir Pickvance, p. 261). Hippolyte Cornillon fut membre correspondant de la Société d'astronomie, et publia des chroniques ou des vers provençaux dans les journaux arlésiens et d'autres publications similaires.

(23) **Lou Felibrige**, année 1889, tome III, p.183 et **La Revue Félibréenne**, **op. cit.**, (note 18), p. 277.

(24) **Lou Felibrige, 1888**, p.119.

(25) **Lou Felibrige, 1889**, p.120.

(26) **Lou Felibrige 1889**, p. 183.

Henry Eysette, n'est autre que le fameux **Meste Eisseto** (1831-1921), collaborateur de Mistral au **Museon Arlaten**, auteur d'un petit recueil poétique **Li Saladello** (1901). Louis Bon, de Saint-Martin-de-Crau, écrivant occasionnellement dans **l'Armana Provençau**. Armand Dauphin (1865-1956) très honorablement connu. Henri Dayre, qui courtisait quelque peu la Muse provençale, était le bibliothécaire de la ville. Marius Dieudonné, (1827-1897), directeur de l'école des Beaux-Arts et conservateur du Musée Réattu. Nicolas Jouve, imprimeur du **Forum Républicain** journaliste. Firmin Martin (qui me pose toujours une énigme, car je ne sais exactement s'il ne fait qu'un seul et même personnage avec un Firmin Maritan, poète et prosateur de qualité. Dominique Roman, photographe, auteur de clichés dont certains purent être admirés lors de la grande exposition Van Gogh (1989), plaisant auteur de **La Muso Arlatenco** (1895). Louis Roux, dit Ivan Servine, puis Roux-Servine (1871-1953) membre éminent du Félibrige parisien (il occupait à Paris de hautes fonctions à la Cie PLM). On a publié de lui, en 1965, un recueil d'inspiration arlésienne intitulé **Li Pecouletto**.

(27) Tome VI, n<sup>os</sup> 1 à 3, janvier-mars 1890, pp. 3 et 4.

(28) À la suite d'une Sainte-Estelle tenue à Cannes le 28 mars 1887, une société félibréenne fut fondée en cette ville le 28 mai suivant sous le nom **d'Escolo de Lerin**. Elle est toujours en activité.

(29) Ce fut, en effet, **l'Escolo dou Lioun**, qui organisa la première Sainte-Estelle célébrée à Arles – plus précisément à l'abbaye de Montmajour le 30 mai 1889, dimanche de Pentecôte. On y fêta le nouveau **capoulié**, Joseph Roumanille, succédant à Mistral (qui avait porté le titre de 1876 à 1888), ainsi que le nouveau **Chancelier** : Paul Mariéton. On peut lire le compte-rendu détaillé de cette solennité dans le bulletin **Lou Felibrige**, année 1889, pp. 33 à 39 – avec (pp. 40 à 43), le texte du discours de Roumanille, contenant un poétique hommage à la ville d'Arles, qu'il appela "**l'Athènes du Félibrige**".

(30) Voir supra, note 2.

(31) Paul Mariéton, **La Terre provençale**, op. cit., (voir supra note 6), p. 133.

(32) Idem, pp. 133 à 146. Le 17 août 1888, Mariéton note (p.133) :

**"J'ai la curiosité de longer le Rhône pour entrer dans la ville de Constantin. Les étoiles se mirent dans l'eau calme. En face, à travers la brume, les lumières falotes du bourg de Trinquetaille... "**  
Singulière, sinon mystérieuse rencontre : ne sera-ce point par là que Van Gogh se placera pour peindre le fameux tableau de **La Nuit**

**étoilée** dont il parlera le 29 septembre 1888 dans une lettre à son frère ? **La Nuit étoilée**, sera, du reste, une des toiles de Vincent que Théo fera placer à l'Exposition des Indépendants de Paris en 1889. (Voir le catalogue de J.-B de La Faille relatif à l'œuvre de Van Gogh - Paris, éditions Hyperion, 1939, p. 356).

(33) Ronald Pickvance, **Van Gogh en Arles**, op. cit., pp. 17 à 19. Miss Harriett Water Preston, morte en 1911, fut saluée dans le **Cartabèu de Santo-Estello de cette année-là** (IX, p. 117) comme une amie de la "première heure" du Félibrige ; elle donna deux traductions de **Mirèio** en langue anglaise (Boston, 1872 et Londres, 1891) ; elle publia en 1874 une longue étude sur **Calendau** dans le **The Atlantic monthly**, et au cours de la même année, dans la même publication, une étude sur Théodore Aubanel. Mistral la tint en haute estime ; lors de la Santo-Estello d'Avignon (1877), il lui fit octroyer le titre d'honneur **d'Associée du Félibrige**. (Voir **la Cigalo d'Or**, journal félibréen publié à Nîmes, n° 41 du 24 juin 1877, où Miss H. Water Preston figure parmi les premiers Associés (**Soci**) du Félibrige, en compagnie de l'Empereur du Brésil, de plusieurs universitaires allemands, finlandais, irlandais, italiens, suédois ainsi que des écrivains, artistes ou universitaires français : Auguste Barbier, Michel Bréal, Emmanuel des Essarts, Charles Gounod, Victor de Laprade, Paul Meyer, Gaston Paris, Saint-René Taillandier...)

(34) R.Pickvance, op.cit., p. 18.

(35) **Santo-Estello à Mount-Majour**: voir Lou Felibrige 1889, pp.33 et suivantes.

(36) **Correspondance générale**, op. cit., (voir note 1), lettre 574 du 28 janvier 1889, p. 381.

(37) Idem.

(38) Julien Tanguy, dit le Père Tanguy, était un marchand de couleurs dont la boutique était accueillante aux artistes et qui, durant le séjour de Van Gogh à Paris, entre 1886 et 1888, lui témoigna une amitié certaine et agissante : ce dont sa femme, Mme Tanguy, paraît-il prit ombrage – ce pourquoi le peintre lui en aurait voulu. D'où le rapprochement avec "la vieille acariâtre et burlesque" de la pastorale...



(39) **Correspondance générale**, op. cit., (voir supra note 1), lettre n°574, p. 384.

(40) Le dimanche 13 janvier 1889, au Théâtre municipal d'Arles fut donnée, par l'Orphéon d'Eyguières, une représentation de la pastorale **Riboun**, paroles des frères Perret et musique de V érandy – celle-là même que, cent ans après, l'on joue toujours avec succès autour des Alpilles, et dont ce fut là la date de création régionale.

(41) Tel était le nom du directeur des **Folies Arlésiennes**. Ce théâtre fut ultérieurement transformé pour devenir l'Odéon, boulevard Victor Hugo.

(42) **L'Homme de Bronze**, n° 480, dimanche 23 décembre 1888 (**Chronique locale**).

(43) **Le Mystère de la naissance de N.-S. Jésus-Christ**, pastorale en 5 actes, en vers provençaux, par Ant. Maurel, créée en 1844, à Marseille, dans la salle de l'abbé Julien, 7, rue Nau.

(44) Voir, à ce sujet, l'ouvrage de Stéphen d'Arve : **Miettes de l'Histoire de Provence**, (s.d. Marseille, Paul Ruat) ou celui de G. Arnaud d'Agnel et Léopold Dor : **Noël en Provence**, Usages, crèches, santons, noëls et pastorales (1927) – l'un et l'autre réédités par Jeanne Laffite, **Reprints**, à Marseille, en 1975 et 1979.

(45) **Les Petites Annales de Provence** : Les Pastorales en Provence, n° 42, 3 et 10 février 1895. Il convient de ne pas confondre cette pastorale avec celle dite du **Petit Séminaire d'Aix** qui eut pour auteurs, vers 1880, les chanoines Abeau et Chave.

(46) Les acteurs, le plus souvent, tenaient des années durant le rôle qu'ils avaient parfois reçu d'un parent et qu'ils transmettaient à un descendant. Cette personification fut très importante pour entretenir et activer la faveur du public.

(47) L'introduction du rôle à grand effet du maire fut quelque peu tardive, mais décisive pour le triomphe populaire de la pastorale qui, ainsi conçue, perdit peu à peu son caractère religieux, pour ne constituer qu'un tissu de joyeusetés. Ce genre contribua fort à la prospérité du Théâtre Chave – comme de quelques autres établissements marseillais.

Le grand nombre de changements que la pastorale Chave a subis ont fait que le livret original n'est plus connu.

(48) Frédéric Mistral : **Lou Tresor dou Felibrige, ou dictionnaire provençal-français**, tome II, p. 345.

La **cacano** était, à Marseille, une dame de la halle, une poissarde huppée. (Voir le même ouvrage, tome I, p.407.)

(49) **Correspondance générale de Vincent Van Gogh**, op. cit., (voir note 1), page 457.

(50) Van Gogh appréciait Pierre Loti et ce qu'il connaissait de son œuvre, en particulier **Madame Chrysanthème** qui intéressait beaucoup l'amateur de "japonaiseries" qu'il disait être.

(51) Carmen Sylva avait traduit en allemand, sa langue maternelle, **Pêcheurs d'Islande**.

(52) **Correspondance générale de Vincent Van Gogh**, (Tweede Druk), 1955, Amsterdam, Wereld-Bibliotheek, lettre XW14, p.171.

(53) Avec celui de Pierre Loti, on relève, au sommaire, des envois divers à Carmen Sylva, en vers ou en prose, en français et en provençal, de Frédéric Mistral, Sully-Prudhomme, Pierre de Bouchaud, Paul Marieton, etc.

Carmen Sylva était le nom qu'avait pris, en littérature, la reine Marie de Roumanie, née Princesse Élisabeth de Wied (1843-1916), épouse en 1869 du roi Carol 1<sup>er</sup> de Roumanie (1839-1914), qui régna de 1881 à sa mort.

Le poète roumain Vasile Alecsandri, qui fut ambassadeur à Paris, était un grand ami de Mistral et des félibres : il avait reçu, en 1878, aux Fêtes latines de Montpellier, une haute récompense. Familier de la reine, il facilita ses relations avec les poètes provençaux, languedociens et catalans. Ce qui explique que **l'Ordre royal de la Couronne de Roumanie** ait pu être décerné à Mistral, Aubanel, Roumanille, Félix Gras, Marius Girard, Albert de Quintana, Bonaparte-Wyse, Charles de Tourtoulon et à quelques autres. La reine de Roumanie fut personnellement représentée à l'inauguration du **Muséon Arlaten**, en 1909, par le Prince Cantacuzène. La même année, elle compta parmi les souscripteurs au monument élevé à la gloire de Mistral sur la place du Forum.

(54) **Correspondance générale de Vincent Van Gogh**, op.cit., (voir note 1), lettre n°633, p. 512.

# **COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 20 JANVIER 1990**

Tout d'abord au nom du conseil d'administration, la présidente Thérèse GUIRAUD remercie toutes les nombreuses personnes présentes de leur présence et leur souhaite pour cette nouvelle année santé et prospérité.

## **RAPPORT MORAL**

Le bilan 1989 pour LES AMIS DU VIEIL ARLES est positif. Nous avons maintenant 1070 adhérents. Nous devons hélas déplorer plusieurs décès. L'âge moyen de nos lecteurs est assez élevé. Certains esprit chagrins diront que les A.V.A. ont un jour compté 1500 adhérents, j'ai vérifié ce chiffre. En fait il s'agissait d'un numéro d'ordre sur un registre, sur le plan de la gestion nous préférons avoir 1070 adhérents payant leur cotisation que des adhérents fantaisistes.

## **NOS ACTIVITÉS DE L'ANNÉE**

Nous avons pu organiser une visite commentée de l'exposition VAN GOGH par Geneviève PINET. Commentaires très intéressants comme toujours de notre guide, mais une très mauvaise organisation au niveau des réservations puisque une attente de près de deux heures a été nécessaire avant de pouvoir pénétrer dans la salle d'exposition.

## **CHARTREUSE DE VILLENEUVE LES AVIGNON**

Les aspects cachés de la Chartreuse n'ont plus de secrets pour les 80 personnes qui, sous la conduite de Monsieur AUBERT, guide-conférencier, ont fait le déplacement à VILLENEUVE-LES-AVIGNON.

## **ABBAYE DE MONTMAJOUR**

Visite encore très fréquentée ce jour-là, avec toujours les commentaires de Geneviève PINET.

## **CONFERENCE**

La seule de l'année a été celle de monsieur Jean-Paul SAQUET sur l'oppidum de MOURIÈS et les fouilles récentes. La salle d'honneur de la mairie était comble, et l'auditoire captivé par le sujet et le conférencier.

## **LES PROJETS DE VISITE SONT POUR CETTE ANNÉE :**

- le musée PIERRE DE LUXEMBOURG et la COLLÉGIALE de VILLENEUVE LES AVIGNON,

- le château de BARBENTANE
- le dépôt archéologique de Glanum et le musée des Alpilles de ST RÉMY DE PROVENCE

## **NOS PRÉOCCUPATIONS :**

### **LA CHAPELLE DE L'AGENOUILLADE**

Nous en parlions déjà l'année dernière, où l'année d'avant, ou peut-être même encore celle d'avant.

Les AMIS DU VIEIL ARLES ont réglé cette année une facture de 1800 francs pour la réparation de la grille fermant l'accès de la chapelle.

Cette situation est intolérable. Il est grand temps que les propriétaires se décident à assurer l'entretien du monument, ou de le céder à la ville d'Arles qui prendrait le relais des A.V.A.

### **LES ALYSCAMPS ET LES CRYPTOPORTIQUES**

faut que ces deux monuments très négligés sur le plan de l'entretien retrouvent avant le printemps un aspect propre.

### **MAISON JAUNE**

On en parle, ou en reparle, c'est une hérésie... Comme le dit Pierre Néri dans notre journal pourquoi ne pas la reconstruire près du faux Pont Van-Gogh... et organiser des visites de tous les faux de notre région...

### **GOLF DE MONTMAJOUR**

Nous nous sommes inquiétés en son temps de ce projet, et nous avons reçu à notre siège messieurs de SAMBUCY venus nous expliquer leur but.

### **ARCHES DE PONT DE CRAU**

Les A.V.A. ont réagi à la démolition de cette construction non pas sur le fond mais sur la forme. En effet, nous avons été informés de ces travaux une semaine avant leur début. Conscients malgré tout de l'utilité de la rocade pour notre ville, nous souhaitons simplement sur des projets de ce genre une concertation.

### **FAÇADES**

Nous regrettons la prolifération des façades en trompe-l'œil. Si cette façon de faire rétablit parfois l'équilibre des volumes comme c'est le cas d'un immeuble situé rue Augustin Tardieu, en général trop c'est trop. Nous demandons à monsieur l'architecte des Bâtiments de France d'être vigilant sur ce plan, comme sur celui des couleurs de façades actuellement réalisées, notamment un ton rose foncé des plus douteux.

Si cette situation doit continuer, il serait bon que les A.V.A. membres du jury du concours des façades ne cautionnent plus cette manifestation.

### **BULLETIN**

1989 est un grand cru pour notre bulletin, Nous pensons notamment au n° 68 ARLES FAUBOURG DE NOTRE RIVE DROITE. C'est le premier numéro réalisé en accord avec une autre association, le C.I.Q. de TRINQUETAILLE, et nous remercions de nouveau les auteurs des divers articles, mademoiselle O. RIO, messieurs MOLINIER, ROUQUETTE, SINTES, ainsi que le responsable de la partie photo, monsieur G. VLASSIS.

### **ENCART**

Notre supplément continue d'éveiller l'intérêt de nos lecteurs. Nous aimerions que sa parution soit plus proche de l'actualité, mais c'est difficile étant donné qu'il est intégré au bulletin. Merci encore à G. PINET et P. NERI pour l'excellent travail accompli depuis 2 ans.

### **SECTION GÉNÉALOGIQUE**

Elle s'implante doucement au sein des A.V.A. Les cours sont donnés par Monsieur VIVIAN, archiviste à ISTRES.

Il est procédé ensuite au renouvellement du tiers sortant, deux nouveaux membres entrent au conseil d'administration :

Henri CÉRÉSOLA  
Marcelle FERRARI

Pour 1990 il se compose de 18 personnes :

AUDEMA Marcel  
CASTANET Janine  
CÉRÉSOLA Henri  
CORDERO Marie-Thérèse  
FERRARI Marcelle  
GUIRAUD Thérèse  
LAUGIER Robert  
MARCHAL Régis  
MAXENCE Pierre  
NÉRI Pierre  
POMMIER Janie  
PINET Geneviève  
PONSDASSERRE Françoise

RAINAUD Désiré  
 RIO Odyle  
 TERRUS Jean  
 VENTURE Rémi  
 VENTURE René

En dernier lieu, un signe que notre association se porte bien; nous venons de recevoir un courrier d'un groupe de personnes d'Agen désirant créer une association prenant modèle sur la nôtre.

## TABLEAU BILAN FINANCIER 1989 :

<b>RECETTES DE L'ANNÉE :</b>	<b>94313,62</b>	
COTISATIONS :	71890,00	
SUBD/MAIRIE :	4500,00	
SUB/C.R. :	1500,00	
VENT/BUL :	15196,00	(*)
INTER/BANQ :	1227,62	
<b>AVOIR AU 01/01/1988 :</b>	<b>51606,07</b>	
<b>TOTAL</b>		<b>145919,69</b>
<b>DÉPENSES DE L'ANNÉE:</b>	<b>93832,08</b>	
FRAIS BUREAU :	9424,66	
BULT/ROUTAGE :...	75711,13	
INFO/CONFÉ :	640,00	
LOCAL :	2884,05	
SECTION/JEU :	3089,00	
DIVERS :	2083,24	
<b>AVOIR AU 31/12/1989 :</b>	<b>52087,61</b>	
<b>TOTAL</b>	<b>145919,69</b>	

(\*) Nous avons enregistré sous la rubrique VENTES une somme de 14000,00 résultant de la vente d'un bulletin particulier au quartier de Trinquetaille.

# *Entre Nous*

## **LE TRAIN EN ROUTE**

A y bien regarder, les AVA sont plus novateurs que certains grincheux le laissent volontiers entendre ; nous en voulons pour preuves les nombreuses initiatives reprises par d'autres au fil des années : prix pour encourager les restaurations de façades, cours de coiffure provençale, édition d'un livre pour l'habillage de l'arlésienne, fouilles archéologiques par la section "jeunes", cours de provençal, etc.

Dernier épisode en date, l'ouverture de cours de paléographie et généalogie fonctionnant un jeudi sur deux à notre siège aux bons soins de Messieurs VIVIAN et REYNAUD. Nous apprenons que les archives municipales ont remis sur pied un cours sur le même sujet, au choix de chacun.

**P.N.**

## **PLACE DE LA RÉPUBLIQUE**

Notre cœur de ville a eu sa place dans l'actualité à deux titres divers ces dernières semaines. Tout d'abord, à leur grande surprise, les amoureux du centre ville ont vu s'installer un chapiteau assez laid qui occultait l'ensemble de la vue sur les monuments.

Il était vraiment maladroit d'autoriser cette exposition santonnaire à but lucratif (chanson connue, cf la maison jaune !) à deux pas du salon officiel, non commercial, lui, et placée de manière à obérer toute vue. Nous noterons aussi le manque de concertation évident qui a procédé à cette installation.

Ensuite, la restauration du portail de St Trophime semble aller bon train et le peu que nous laissent voir les tentures d'échafaudage lors de congrès ou visites d'experts laisse augurer d'un monument bientôt resplendissant. Il serait vraiment dommage que la fiente des pigeons et les gaz de la circulation automobile réduisent rapidement à néant ces efforts sans précédent.

Peut-être faudra-t-il nous résoudre très rapidement à rendre le centre ville piétonnier, une bonne fois pour toutes, et à aménager cette place qui pourrait être exceptionnellement belle et agréable si elle était rendue à la vie piétonnière.

**P.N.**

## **VINCENT, LÉO, FRANCISCO ET LES AUTRES...**

L'actualité de la peinture est toujours vive en Pays d'Arles. Si les projecteurs se braquent désormais vers les grandes expositions d'Amsterdam pour Van-Gogh, le relais arlésien est pris (dans un registre et à des niveaux différents) conjointement par Léo Lelée puis Francisco Goya.

En effet, la galerie St Michel à Fontvieille propose jusqu'au 30 mai 1990 la deuxième exposition Lelée qui vient appuyer la parution du livre remarquable que monsieur GAY vient de publier sur cet artiste. Il nous plaît de signaler cet ouvrage appelé rapidement à faire autorité sur le sujet tant il comble un vide et suppose de connaissances, de culture et de sensibilité. Côté parfois l'hagiographie mais sans jamais y sombrer, l'ouvrage met à la disposition des amateurs une riche série de reproductions qui ravira les amoureux d'Arles et de l'Art tout court.

D'autre part, la grande exposition de l'année en Arles est consacrée à Francisco Goya, et plus particulièrement aux œuvres, nombreuses, que l'aragonais consacra tout au long de sa vie à la "planète des toros". Sujet éminemment cher aux Arlésiens, aux Provençaux, mais aussi à tout amoureux de l'expression artistique. 13 peintures, 10 dessins, 30 estampes, des lettres originales sont regroupées pour notre admiration, ainsi qu'un catalogue exceptionnel où sont reproduites certaines œuvres absentes des cimaises arlésiennes. Ajoutons qu'une autre exposition est annoncée à la fondation Louis Jou aux Baux comprenant des eaux-fortes de Goya provenant de la collection personnelle du graveur et convenons que les choses bougent et c'est bien. À quand des évocations d'Hermann Paul, Ambrogiani, Dyf, Valère Bernard, Pranishnikof ? Ayons aussi une pensée pour Étienne Laget qui vient de décéder quelques jours seulement après avoir accroché sa dernière exposition "au pays" et qui vient donc à son tour de rentrer dans l'histoire en tant que continuateur (imitateur pour certains) de l'esprit de Lelée.

**P.N.**



## VITESSE ET PATRIMOINE

Si, Dieu merci, Arles n'est pas concernée par le nouveau tracé du T.G.V., notre ville n'est pas épargnée par les destructions liées aux problèmes de circulation. Après avoir si longtemps joué "l'Arlésienne", la rocade tant désirée arrive, mais malheureusement elle croise les arcades de Pont-de-Crau. La rencontre a été fatale à cet édifice du XVI<sup>e</sup> siècle, dont la fonction se poursuit grâce à un siphon, mais dont l'esthétique est à jamais altérée par les deux brèches correspondant au passage des futures voies. C'était nous dit-on prévu depuis 40 ans, mais faute d'en avoir entendu reparler, les Arlésiens se sont retrouvés bien choqués un matin de décembre dernier.

Peut-être existait-il un moyen de concilier rapidité et patrimoine ? Il est vrai que les arcades n'étant ni classées ni inscrites à l'inventaire des monuments historiques, elles ne pouvaient bénéficier d'aucune protection officielle. Dommage tout de même...

**G.P.**

## RÊVE ET RÉALITÉ

La plupart d'entre nous ont pu prendre connaissance de la superbe plaquette éditée par le Bureau de l'habitat à propos de la réhabilitation du secteur sauvegardé. Tout y est clair, net, coloré, précis, de la qualité des matériaux à la couleur des enduits, à la dimension des portes et des fenêtres, etc... Bref de quoi retrouver une ville idéale.

Hélas sur le terrain il arrive que l'on déchant. Ici un garage, là une fenêtre cintrée transformée en baie carrée ou en "fenestron", ailleurs du béton apparent ou encore de vilaines pierres décroûtées.

Alors à quoi sert ce magnifique outil si les conseils ne sont pas suivis et si faute de demander une subvention on peut se permettre n'importe quoi ? Il semble que les organismes concernés devraient montrer une plus grande vigilance dans ce domaine.

**G.P.**

## BONS POINTS

Dans nos derniers numéros nous avons parlé de la grange de Montmajour et de sa restauration. Nous constatons avec plaisir que les travaux avancent et qu'ils sont faits de manière traditionnelle. Le nouvel édifice s'intégrera ainsi parfaitement aux bâtiments anciens.

Après l'inauguration en janvier dernier de la rue Thérèse Maxence, en présence de nombreuses personnalités et d'Arlésiennes en costumes, en attendant celle de la rue Pierre Saurel prévue pour le 1<sup>er</sup> Mai, nous apprenons que le nom d'un autre grand mainteneur de nos traditions, Jean Seguin, "mestre de masseto", va être donné à une artère de notre ville. Une satisfaction pour les A.V.A. défenseurs de toujours de la mémoire arlésienne. À qui le tour maintenant ?

**G.P.**

## **VISITES COMMENTÉES**

-- Samedi 24 mars et samedi 21 avril à 19 heures

Exposition "Goya toros y toreros"

Visites assurées par Geneviève Pinel et Pierre Néri.

Rendez-vous 18 heures 45 à la Rue Dulau

Prière de se faire inscrire aux permanences du samedi après-midi, le nombre de participants étant limité.

--Dimanche 1<sup>er</sup> avril à 14 heures 30

Le dépôt archéologique de l'Hôtel de Sade à Saint-Rémy-de-Provence.

La visite se faisant par petits groupes, nous alternerons avec la visite du Musée des Alpilles situé juste en face.

Rendez-vous Place Favier, centre ville

**G.P.**

Nous vous rappelons que le montant de la cotisation est porté à 70 francs pour 1990. Vous pouvez venir la régler directement et nous communiquer également vos idées et suggestions tous les samedis après-midi de 14 heures 30 à 16 heures.

**G.P.**

Les amis du Vieux Nîmes et leur secrétaire Claude Marzeau ont le plaisir de nous annoncer la parution de l'ouvrage **Histoire de la réglisse**.

Notre ville y figure, car Deleuze, génial inventeur de cette industrie, possédait des bateaux commandés par des capitaines arlésiens de la Roquette.

S'adresser à Claude Marzeau, 3 Rue Hippolyte Flandrin, 30000 Nîmes,  
Tél: 66 26 80 94.

## **À L'ATTENTION DES ADHÉRENTS**

*Afin de faciliter les travaux de trésorerie, il est souhaitable que les cotisations (70 F) soient réglées le plus tôt possible.*

*Nous appelons nos adhérents à se mettre à jour avant le 15 AVRIL 1990. Règlement par chèque de préférence. Ne pas oublier votre numéro d'adhérent.*

**Nota:** *la cotisation commence avec l'année civile (de janvier à fin décembre) quel que soit la date de l'adhésion. D'avance merci.*



Dépôt légal 1er trimestre 1990 — Imp. l'Homme de Bronze — Arles  
Directeur de la Publication : M. Venture  
Commission paritaire : N° 52953